

## LA NOUVELLE FICTION

(Extraits de *L'ECTOPLASME ET LE GROS CHAT* – conférence prononcée à un colloque à Cerisy en juillet 2006)

### Commençons par un gros mot : le réel...

Il existe sans doute, mais pour les humains il reste un brouillard, un néant, s'il n'est pas mis en perspective, en ordre, par un récit. S'il n'est pas raconté par des mots, des images. Par une mise en espace, une mise en chronologie. Telle est, depuis des millions d'années, la nécessité où nous nous sommes enfermés, nous autres singes parlants et pensants. Et cela, même si nous voulons bousculer les lieux ou le temps.

Bien sûr, c'est terrible, quand j'ai soupiré à ma mère qui mourait d'un cancer : "Ce n'est que du roman, maman, ta souffrance de feu à l'estomac tu ne la ressens que parce que tu te la racontes, tu ne l'éprouves que parce que ton médecin peut te la décrire."

Les narrations que nous donnons de faits vécus, les images que nous en montrons, et que nous subissons comme des cancers, ne sont jamais "brutes", on le sait, mais obéissent à une grammaire du langage et des images, dont les lois et les règles se sont développées d'elles-mêmes, et dont la logique n'a rien à voir avec ce réel qu'elle est censée désigner.

Cette guerre, au Moyen-Orient par exemple, n'est pas la vérité de cette guerre, mais une guerre forcément racontée, mise en scène, avec ses visages sanglants, ses civières, et cette boue, ces sirènes. Je n'éprouverais rien de cette guerre - pourtant un vécu où primerait l'action et l'émotion immédiates - si je ne la mettais pas dans des mots et des images ; en signes. Comme on dit "en ligne", quand on veut avoir l'air moderne et connecté.

### La fiction "est" le réel...

Ce récit que je vis dans ma chair, on ne peut pas prétendre que c'est une déformation du réel ; puisque ce qui se passe vraiment n'existerait pas sans ce récit. Ni une recreation de ce réel ; puisque, sans récit, je n'aurais aucune idée de ce qui peut bien se passer dans le monde. C'est tout bêtement une *création*. Le récit que je fais ou que je me fais de ce que je vis n'imité pas une réalité qui serait "objective", ne l'expose pas, mais la fabrique, la façonne. Et l'on ne peut même pas insinuer que cette création serait subjective ou personnelle, non : car elle utilise donc ces grammaires qui sont communes à nous tous, singes pensants et parlants. Et devant imaginer pour exister, respirer, regarder. Et mourir.

Certains d'entre vous l'ont entendu raconter : il y a quelques temps, au XVII<sup>e</sup> siècle, j'ai acheté, en Hollande, une machine très sophistiquée, de sexe indéterminé, qui savait parfaitement jouer aux échecs, faire la cuisine et le ménage, et parfois qui faisait mine de manger, et parfois capable de jouissance, dirait-on : en somme une mécanique qui pratiquait tout ce qui marque l'évolution intellectuelle de la race humaine. A l'époque, on ne parlait pas encore d'ordinateur, mais ce fut tout comme. J'ai gardé cette machine plusieurs années, j'étais le plus heureux des hommes. Quand nous étions en tête à tête, je lui donnais l'affectueux surnom de : *ma fiction* ! Un jour de mars 1622, cette merveille d'engrenages et de rouages - plus tard, on dira d'"électronique" - tomba en panne ; l'âme en peine, je l'abandonnai au grenier. Un mois plus tard, une amie me dit que ça puait dans mon manoir. J'inspectais les couloirs et les chambres - jusqu'au grenier : c'était ma machine cassée qui puait. J'en ouvris le coffre. Dedans, il y avait des viandes violettes, des organes en décomposition avec des vers blanchâtres, on aurait cru l'intérieur d'un cadavre humain ; c'était un cadavre. Je l'ai enterré au cimetière du village, j'avais fait dire une messe, le prêtre catholique évoqua la résurrection des morts.

Ou bien, dès le début, ce machin m'avait abusé, était en réalité un humain qui jouait à l'automate. Ou bien - et ce fut l'hypothèse que je choisis, telle une évidence philosophique -, à force de jouer "comme un humain", cette machine s'était mise à *devenir de chair et d'os*. Celle que je surnommais *ma fiction* s'était incarnée : la fiction avait créé son propre réel, une vérité vivante et autonome.

Quatre siècles plus tard, j'écrivis des histoires de héros de fables qui s'incarnent dans la vie ordinaire. Et je lançais ce cri : ce ne sont pas les idées qui mènent le monde sur la terre, ce n'est pas l'économie de Marx ou l'inconscient de Freud, ni la physique, ni la chimie, *ce sont les fictions qui dirigent l'existence*.

Et par "fiction" j'appelle l'*ensemble* de tous les récits ; qu'ils soient de mots, d'images ou de musique. Si j'emploie ce terme pour signifier ce vaste "ensemble", ce n'est point en ignorant qu'on l'utilise souvent dans une acception plus précise, qui la distingue par exemple des discours ou des histoires - mais pour marquer que tout mode de communication ou de représentation renvoie à un imaginaire et en provient.

### Rien d'autre que du théâtre...

Et j'écrivis aussi l'histoire d'une planète qui serait détruite par quelques explosions radicales, ne subsiste qu'un théâtre - où à l'infini s'interprètent des pièces qui représentent les sentiments, les légendes et les aventures d'une réalité qui n'existe plus. Car, entrez dans un théâtre : les scènes que vous voyez sur les tréteaux, de chevaliers

dansant le menuet ou de rappeurs cosmonautes, ne sont pas un miroir de vos vies et de vos ridicules de spectateurs ; au contraire, ce sont vos vies et vos ridicules qui se moulent dans ce que voyez représenté par des acteurs, vos propres travers ou vos propres exploits qui sont déterminés par le jeu, les mimiques, les tics et l'enchaînement des intrigues écrites par des auteurs. Et quand vous embrassez sur la bouche, vous faites comme ces personnages, là ; ce ne sont pas les personnages qui vous imitent. Le spectacle n'est pas votre miroir ; c'est vous qui êtes le miroir du spectacle.

Dès les grottes à Cro-Magnon, dans les tranches des torches, on a peint pour masquer un manque, on a peint pour appeler, pour faire venir l'ailleurs ou l'au-delà ; jamais pour reproduire ou faire un portrait. Et plus tard, ce sera pareil, même dans les pires académies.

Ainsi, après la mort de ma machine, ai-je fait ma première et intime révolution copernicienne : la référence n'est pas le réel, la référence c'est la fiction. La fiction ne provient pas d'une réalité, c'est la réalité qui naît de la fiction, répétons-le, claironnons-le.

### **Le non-sens du réalisme...**

Mais, depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle - avant, si mes souvenirs sont exacts, on ne se posait pas ce faux problème -, en Europe, insensible à mes cris et à mes évidences, on s'était mis à déclarer que les récits étaient les miroirs du réel : ainsi éclata l'illusion réaliste. Une étrange maladie qui perdure - et fait bien des cadavres dans les bibliothèques. Et mes hurlements restaient encore trop faibles : on s'obnubilait sur cette référence au réel, sur l'idée magique que les récits copiaient, reflétaient le réel, étaient issus d'une réalité étrange que l'on posait comme compréhensible et connaissable "en soi". Énormité que des crapauds ressassent encore aujourd'hui. Il faudrait réfléchir, avant de parler de reflet. Et - de romans en romans, de sujets de société en descriptions de petites amours dans des trains de banlieue - on s'obnubile toujours sur cette idée aussi fausse qu'une terre immobile au centre d'un cosmos étroit où les étoiles seraient des lampes pendues.

Et, avec ma lanterne, j'errais de siècles en siècles dans la solitude.

Le comble de l'illusion réaliste - ces récits qui croient raconter le réel - fut les tentatives du "Nouveau Roman" des années 1950, autrefois, en France. Il s'agissait de fuir toute représentation, en décrivant les choses de façon à leur ôter une signification possible ; sans perspective, sans mise en dramaturgie - au cachot, ce théâtre dont je viens de parler. Le comble du réalisme, car l'on poussa, alors, le réel dans ses derniers retranchements : il devait apparaître aussi "pur", "objectal", aussi "nu et invisible" qu'une vérité sortant du puits ; sans ces vêtements que sont les désirs, les intrigues et les contorsions des jalousies.

Ainsi ce réel prouvait son absence de poids, d'intérêt, son brouillard insignifiant, quand il ne se construit pas dans la volonté de la mise en scène, dans la nécessité de montrer ou de *donner du sens*. Car, donner du sens, voilà ce qui fut banni - comme profondément réactionnaire - par ces écrivains d'un Nouveau Roman né de la seconde guerre mondiale ; on en revient toujours aux guerres, aux civières, quand on cause du réel.

Mais, le réactionnaire redevenant parfois révolutionnaire, c'est oser *donner du sens*, c'est ce crime, ou cette vulgarité, de redonner du sens, qui fut mis, remis à l'honneur par des générations d'auteurs nés après ces civières et ces sirènes d'une guerre. Cependant, l'académisme de croire que le récit décrit un réel qui serait sa référence, perdura, lui ; cette maladie continue à agacer, cette toux au milieu d'un concert nocturne.

Or, si la fiction donne du sens, prétendre qu'elle puisse être un miroir d'une réalité, contredit cette fonction, car cela voudrait dire que le réel porterait déjà en lui-même une quelconque signification, ne serait point brouillard sans fin dans la pénombre - à l'inverse de ce que le comble du réalisme, le Nouveau Roman, venait de démontrer.

### **Le récits ne font que se recopier...**

Alors, réécoutons quelqu'un qui, comme moi depuis des siècles, s'égosillait dans ces nuits-là : Stevenson. Qui répétait que la logique d'un récit n'obéit pas aux règles de la réalité, formant un monde à part, obéissant à cette grammaire - des duels sous la lune des donjons et des vengeances -, un registre autonome où chaque fiction, point donc le miroir du réel, est en fait le miroir d'elle-même. Et, à force d'errer, ma lanterne devenant magique, c'est Godard - n'oublions pas que, par fiction, j'entends l'ensemble des récits, qu'ils soient de phrases, de visions ou de sons -, c'est Godard qui fit le déclic de ma lampe : Pierrot Le Fou ne filme pas une réalité, ou même des acteurs dans une réalité, il filme le cinéma, ou la littérature, il filme une séquence de Fuller, de Hawks, une phrase de Stevenson - tiens, comme par hasard -, un plan de Mizoguchi.

Brecht, bien sûr, avait fait ça avant, qui mettait en scène non pas une représentation du monde, mais la représentation du théâtre lui-même. Et Pirandello, aussi. Et peut-être aussi Homère, déjà. Pierrot Le Fou, maculant de bleu le ciel de son visage, m'ouvrit le rideau rouge sur cette révélation : toute œuvre de l'esprit - qu'elle se figure ou non imiter un réel - imite en vérité une autre œuvre de l'esprit.

Le référent d'une fiction, c'est une autre fiction ; et si le réel naît de la fiction, la matière de la fiction vient d'autres fictions, en une histoire spécifique qui n'a rien à voir avec l'évolution, incompréhensible en soi, de quelques matériaux terreux, fumeux, insensibles et mornes. Et même le récit qui - dans son aveuglement, collant aux trompeuses apparences - se pense le plus réaliste, ne fait que recopier d'autres récits ; tels ces moines du

désert qui, autrefois, grattaient sans cesse de nouvelles moutures des évangiles, se réjouissant de sans cesse faire œuvre originale.

### **Seul l'imaginaire dit vrai...**

Je n'ai jamais pu écrire un récit réaliste - c'est à dire un récit qui affirmerait prendre un certain réel comme référence. Comment peut-on penser écrire un récit réaliste, quand l'histoire d'un jeune homme qui trouve jolie une jeune fille dans ce train de banlieue - mais n'ose, ce sot, l'aborder - est aussi éloignée de toute réalité que l'histoire d'un homme âgé qui raconte aujourd'hui avoir acheté une machine devenue humaine au XVII<sup>e</sup> siècle en Hollande ? Pourquoi peut-on *prétendre* écrire un récit réaliste ? Pour gagner de l'argent ? Non, ce serait trop vilain. Contrairement à ce que mes ennemis allèguent, il est faux que je réclame la prison pour les auteurs de romans réalistes, mais si je pensais une nuit - celle-ci serait profonde - écrire un roman réaliste, j'aurais honte et me cacherais dans les cabinets ; où il y a une araignée. D'ailleurs, j'ai honte de quatre-vingt-dix-neuf pour cent de ce qui se fictionne actuellement, surtout en France, petite grenouille qui fut aussi grosse qu'un boeuf.

Tandis que si je me roule avec une béatitude pire que celle des moines dans les réserves de l'imaginaire mondial de l'humanité, je sais que je pourrais éclairer l'obscurité des choses et donner du relief. Ou plutôt : plongeant et me roulant, ma robe de bure relevée, dans *l'artificiel*, ou *l'artifice*, c'est bien la réalité que je trouve - et non retrouve, ou découvre.

Ainsi ai-je travaillé, comme une porte travaille quand elle grince, dans l'imaginaire : ce réservoir de toutes les fictions produites depuis les débuts des humains et qui forgent leurs êtres, ces cavernes sous terre ou ces nuages dans le ciel, où reposent les armes d'Achille, les papillons du Taoïsme, les éclipses des Incas, les rires d'Oedipe, de don Quichotte ou de M. K., les balcons des Juliettes, les fusées cosmiques, et tous les costumes, les chapeaux qui font les nonnes, et tous les visages qui nous forment, jusqu'à celui de ce type qui enterre son robot au temps des perruques.

### **La Nouvelle Fiction...**

Maintenant, soyons scientifiques, mathématiques, réunissons ces trois données, jusqu'ici caressées : 1) la fiction crée et engendre le réel, 2) les fictions se reproduisent mutuellement tels deux miroirs face à face, 3) la fiction donne du sens : si je n'avais point peur de répéter le mot fiction je dirais que nous voilà aux principes primordiaux de La Nouvelle Fiction.

A la fin du siècle dernier, et sur la suggestion de Frédérick Tristan, quelques écrivains se sont retrouvés avec quelques idées ou sentiments communs, et sur qui Jean-Luc Moreau a écrit un livre, qui s'intitule justement, c'est lui qui a inventé le concept : La Nouvelle Fiction.

Les masques superposés, les complots ramifiés, le romanesque oriental et ses chevauchées, les univers emboîtés et les théâtres en kaléidoscopes des madame Berthe et des hétéronymes de Frédérick Tristan ; les demeures mystérieuses, ce fœtus trouvé dans un ange tué par un chevalier, et conservé dans une ampoule, les aventures rocambolesques à la Tintin, ou cet enfant qui se crée sa bulle dans l'enfer intime de Georges-Olivier Châteaureynaud ; cet architecte qui ne construit que dans l'éphémère de la glace, ou les études savantes d'un Mardochée Klein, les nains toujours géants et le retour du Méphistophélès de Marc Petit ; ce peintre qui vit au milieu de meubles en papier imitant parfaitement le bois, ou ce voyageur qui ne peut quitter les trains et y construit son destin, ou cet inconnu à dos de mule, bateleur d'une troupe de magiciens, dans la langue passionnée d'Hubert Haddad ; cet historien qui écrit à la fois l'histoire de son fils et l'histoire de celui qui, autrefois, écrivit l'histoire d'un empereur, dans la Chine en poupées russes de Jean Lévi ; l'érudition trop savante pour être bien catholique, les sorcières rousses, les jongleries médiévales, ou le retour d'un Sherlock Holmes dans le mysticisme athée d'un Jean-Claude Bologne ; l'ascension sans fin d'un monde qui n'est que vertical, ou ce droit à la mort accordé aux riches et cette éternité donnée aux pauvres par les momies de Sylvain Jouty ; cette quête psychiatrique, depuis des hôpitaux jusqu'aux forêts mythologiques, à l'ombre du Shakespeare de Fabrice Colin ; cette fée Crochette, née d'une coquille d'imprimerie, ces contes au bord de la nuit où nous croisons Sade et une Alice qui revient de son miroir, jusqu'à ce palace, labyrinthe de couloirs et de cercles de terreurs, l'Hadès de Francis Berthelot ; quant à moi - vous avez remarqué que je déteste parler de moi -, j'ai ressuscité un pharaon, j'ai été un meurtrier à qui l'on refuse la prison, j'ai inventé l'histoire de la Camargue, comme mes autres camarades j'ai voyagé dans le temps, j'ai regardé les humains par les yeux des microbes, des anges ou des toros, ou par le regard blanc d'un mort, enfin par l'oeil de Dieu.

Mises en abîme, récits dans le récit, personnages s'incarnant dans d'autres personnages, mythes défaits, rebâtis et battus comme des cartes de tarot, pièges, narrations démantibulées et qui peuvent se moquer d'elles-mêmes, spéculations intellectuelles peut-être truquées, peut-être pas, citations dont personne n'élucidera la source : autant de *tactiques* pour démontrer que la fiction est sa propre référence, pour donner un sens à la vie et créer du réel. Autant de ruses pour puiser et jouer dans un imaginaire constituant la base de l'édifice humain - même quand nous allons aux toilettes et que nous remarquons cette araignée.

Fables, contes fantastiques, voilà ce qu'on pourrait dire à première vue. Mais sans doute ces définitions conviennent mal à La Nouvelle Fiction. Je dirais plutôt que c'est du Merveilleux. Mais je m'avance ; et comme

je vais sans doute outrepasser la définition communément admise du Merveilleux, et certainement aussi outrepasser ce que les autres adeptes de La Nouvelle Fiction pensent d'eux-mêmes en leur nécessaire narcissisme, il vaut mieux que je change aussitôt l'intitulé de cette causerie : non plus LA, mais MA Nouvelle Fiction. Même si, dans son humilité, ça a l'air prétentieux, et il ne me déplaît pas d'avoir l'air prétentieux.

### **Le Merveilleux...**

Merveilleuse, donc, Ma Nouvelle Fiction.

Merveilleux, non pas dans le sens où il s'agirait de surnaturel ; du moins forcément de surnaturel. Car, si la fiction forme le réel, et si elle peut raconter du surnaturel, il ne doit pas y avoir une distance, ou une opposition, entre le surnaturel et le naturel, sinon à prétendre que ces deux sphères ne se rencontreraient jamais, et que l'une ne pourrait façonner l'autre. Donc, pas plus que de naturel, ne parlons pas de surnaturel. Quand il y a Diabes ou Dieux, ces apparitions ou manifestations d'outre-terre ne sont pas des surnatures - pas plus qu'il n'est question de surréalisme ; ce fourre-tout, que l'on emploie même pour faire monter le CAC 40.

Ma Nouvelle Fiction serait de l'ordre du Merveilleux dans la mesure où cette catégorie de récits pose des hypothèses sans les justifier, et bâtit des cohérences à partir de ces hypothèses ; c'est à dire crée *un* univers. Sublimant le droit de l'auteur, exaspérant ses contraintes. Ce Merveilleux, qui peut aussi se décliner en fantaisies héroïques à la recherche d'anneaux ou en opéras spatiaux d'étoiles en lutte, plante sur le quotidien des mondes que je pourrais - sans développer pour l'instant - qualifier de *parallèles*.

Par exemple, ce château que le voyageur, toujours avec sa lanterne dans les nuits des temps, ou sa lampe électrique, ou son rayon laser dans le cosmos, comme on voudra, découvre, dans lequel furtivement il entre : il s'aperçoit que les mâles y sont enceints d'eux-mêmes, portent les futurs bébés, tandis que les femmes s'y morfondent, grattant leurs ventres vides. Cette hypothèse n'a sans doute pas grand intérêt ; ce qui est intéressant c'est que tout se développera à partir de cette *autre*, ou nouvelle, logique. De ce point de vue, le Merveilleux renforce le principe du caractère absolument autonome d'un récit, qui suit sa propre loi, son propre arbitraire. Et ne peut donc se référer qu'à d'autres systèmes du même type.

Et j'ai - mais voilà que je reparle de moi, je suis incorrigible, inutile de frapper ma lanterne -, j'ai la manie d'échafauder des univers, dont je certifie la cohérence, comme je certifie que le soleil a peu de chance de nous tomber sur le nez cette après-midi, mais qui obéissent à des règles arbitraires et fondatrices, des hypothèses de départ qui affirment peut-être qu'il n'y a plus de soleil, et que c'est tout le temps cette foutue nuit. Par exemple cette ville que j'ai créée, et où il n'y a pas de rues, et où l'on peut circuler qu'en traversant les maisons, ce qui nuit à l'intimité, et arrange *autrement* nos histoires d'amour, rend difficiles nos dissimulations.

Merveilleuse, Ma Nouvelle Fiction va donc s'éloigner de plus en plus des stricts critères du genre défini par de fins professeurs. Car, si un oiseau parle, on dit que la Science-Fiction imaginera une greffe médicale ; on dit que le Fantastique n'y croira pas, cherchera la raison puis la déraison ; et l'on dit que le Merveilleux, dans sa pure acceptation, ne se posera nulle question. Tandis que, dans Ma Nouvelle Fiction, et voilà l'originalité, et voilà peut-être la différence, c'est l'oiseau-parleur qui invectivera lui-même les humains : "Quoi, vous parlez ? vous, bande de perroquets ? pourquoi, piètres mortels sans aile, vous octroyez-vous le droit de bavarder comme nous les oiseaux, hein ?" Ma Nouvelle Fiction raconte par le bec d'un oiseau - *hors de l'humanité*. Elle se place du point de vue de Dracula ; et non du point de vue de celui qui s'inquiète de Dracula - car pourquoi s'inquiéter d'un banal Nosfératu ? Elle se place du point de vue du fantôme, du mort. Parfois du point de vue des étoiles.

### **De la marge au centre...**

Merveilleuse, Ma Nouvelle Fiction est aussi caractérisée par sa marginalité. Nous agaçons à la fois ceux que les monstres font rigoler et ceux qui les aiment dans leurs conventions. Et, comme par hasard, mon récit jusqu'ici flirte avec la nuit. Est-ce pour ce bonheur subtil de marginalité que Ma Nouvelle Fiction rejoindrait la Science-Fiction ; ou l'espace d'une "littérature de genre" ? Mais non : Ma Nouvelle Fiction n'a point comme stratégie de représenter, dans le sein de la littérature dite "générale", et publiée dans ces créneaux, l'introduction d'une zone de Fantastique. Ma Nouvelle Fiction ne se veut pas l'intrusion d'un genre dit "onirique" ou "d'imagination débridée" dans la belle écriture - ce style qui ferait la différence entre une littérature vulgaire et une littérature noble. Mais, au même titre que la Science-Fiction - et au même titre que le polar, ou que tout genre apparaissant "codé", quand la littérature dite "générale" se figure ne point l'être, alors qu'elle l'est tout autant dans les lois de tout récit -, Ma Nouvelle Fiction pose la problématique de la marge. En d'autres termes : y a-t-il une littérature marginale ?

Et quel est le rôle de cette marge ? Et qui se trouve au centre de la page de l'histoire des récits ? Ou encore : y a-t-il des fictions générales, "idiotes" ; et puis, à côté, sur le côté, dans un coin, dans la nuit, des *transfictions* qui casseraient les récits, feraient réfléchir intelligemment ?

S'il y a une position claire de Ma Nouvelle Fiction, ce serait de répondre : toute vraie littérature est forcément Merveilleuse. Et aussi : tout vrai récit forcément se transgresse, se transfictionne.

Ce qui n'est pas une façon de noyer le poisson avec une langue de bois ; saisissante image. Ma Nouvelle Fiction vient d'une certaine lignée : Homère, Dante, Rabelais, Cervantès, Goethe, Diderot, Sterne, Swift, Perrault,

Potocki, Andersen, Gogol, Grimm, Stevenson, Carroll, Tolkien, Kafka, Magritte, Pirandello, Boulgakov, Gombrowicz, Pessoa, Borgès, Nabokov, Cortazar, Calvino, Tardi, Forest, Beckett, Genet, Ionesco, Bunuel, Lynch, Almodovar - ceux dont les récits s'attaquent à leur propre sang, dans ces jeux d'auto-reproduction qu'ils proclament.

Cette liste de noms n'est pas un cimetière, c'est une histoire vivante, mais qui borde l'histoire officielle, du moins actuellement : jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, on se posait donc moins la question du Merveilleux ou du pas Merveilleux ; c'est quand - croyant que le réel serait la référence - l'illusion réaliste sonna son glas, que, sous les cloches de ce crépuscule, un certain type de récits qui persévéraient à moderniser les traditions de l'imaginaire, fut rejeté doucement dans la marge. Dans les ombres. Dans la nuit. Nous fûmes alors souvent méprisés ; et, dans le libéralisme financier qui serait "incontournable" aujourd'hui, nous sommes souvent oubliés et censurés par les médias tous autant incontournables, comme autrefois des Boulgakov dans un tout autre système économique.

S'il y a une *stratégie* de Ma Nouvelle Fiction, c'est de murmurer d'abord l'importance de l'ombre ; qui donne ses perspectives à l'ensoleillement. Mais ensuite et aussitôt de clamer qu'en fait elle n'est point dans l'ombre, point dans la marge - non : elle se trouve au centre, au *cœur* de ce qui construit souterrainement l'ordre de l'existence humaine, les fictions justement. Et, comme disait mon marchand de macarons au chocolat : "Ce que les jeunes polytechniciens aujourd'hui lisent et regardent, madame, ce ne sont que des Mickey d'outre-tombe, quelle époque !" Durrell compare l'écrivain à un voilier enfermé dans une bouteille, et qui ne peut voguer. Mais quand on jette cette bouteille à la mer, elle surnage, réapparaît au soleil, jusqu'à l'île au trésor.

Ne parlons plus de marge ; même si c'est exquis de s'y coucher.

Et voilà ma deuxième révolution copernicienne, une révolution de la révolution, quand bientôt, tout bientôt, ici, maintenant, ce ne sera plus la littérature prosaïque qui sera officielle, au soleil, mais celle rejetée depuis quelques siècles à l'ombre, celle de l'imaginaire.

### **L'audace de faire de la métaphysique...**

Et puis, s'il y a une *politique* claire de Ma Nouvelle Fiction, c'est aussi de hurler : toute vraie littérature est métaphysique. Vers là, où, sans doute, tendent également le Fantastique, l'Heroic Fantasy, la High Fantasy, le Roman Gothique, le Gore, l'Uchronie, la Speculative Fiction. La métaphysique, où Ma Nouvelle Fiction se vautre, renversée telle une déesse qui jouirait en admirant ses pieds. Puisqu'il s'agit de raconter le monde du point de vue de cet oiseau inhumain, voyons-le du point de vue de la création, du Big Bang, du point de vue du cosmos, des Dieux, dans une sorte d'audace de Dandy qui ne fera ricaner que les timides ; ou les petits qui ne jouissent dans les récits que d'une "petite musique", au mépris des tambours et des grands sujets. Puisqu'il s'agit de donner du sens, ayons la prétention de regarder de très haut les choses courantes, ayons l'exigence de regarder la condition humaine dans sa totalité, depuis les singes : le reste - mon fils fait pipi au lit, que faire ? - n'est que littérature, je veux dire fiction de nursery. C'est elle qui doit retomber en marge.

Mais pourquoi, comment raconter encore aujourd'hui la métaphysique ? se demande l'araignée qui s'en va des cabinets.

Au soleil, je suis retourné en Hollande, en ce plat cimetière près des canaux, sur la tombe où il y avait écrit : *ma fiction*. Au soleil, je n'ai pas pu me cacher, et c'est publiquement que je l'ai déterrée avec une pelle, ma machine devenue humaine. Depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, ne restaient plus que les os ; je veux dire la carcasse de fer qui enveloppait les engrenages et les rouages devenus chairs, et poussière aujourd'hui. Longtemps j'ai attendu, au soleil, je ne pouvais pas me cacher pour surprendre cette carcasse reprendre vie. Elle ne bougea pas. Je suis revenu le lendemain, la carcasse avait disparu. Quelqu'un me regarda avec curiosité ; c'était un mâle, et avec plaisir je constatais qu'il était enceint.

La métaphysique est toujours exaspérante, pense l'araignée, narquoise.

### **Le message des cosmogonies...**

A quoi ça sert de mettre l'imaginaire au soleil ? Et si, comme le dit Ma Nouvelle Fiction, il n'y a de vrai récit que dans le Merveilleux, à quoi sert-elle ? Car Ma Nouvelle Fiction - transgression du culturellement correct, où il serait obscène qu'un art puisse servir à quoi que ce soit - veut servir à quelque chose ; je ne dis pas servir quelqu'un ou quelque cause. A quoi sert de faire du Merveilleux, à quoi sert de transfictionner le récit - *en plus* de l'utilité fondamentale de tout récit, façonner le réel ? Le Merveilleux a-t-il une fonction supplémentaire ? Un message autre ? Un message, car ce voilier qu'est l'auteur enfermé dans une bouteille à la mer transporte nécessairement un *message*, sur l'île au soleil.

Le Merveilleux fait écho à ce que furent, lors des commencements de l'Histoire, les premiers récits. Qui, dès le début, organisèrent la respiration de l'espèce humaine, l'espace et le temps de ces singes debout : les Cosmogonies. Ces fantastiques - en un temps béni où il n'était pas question de marge -, ces imagés et allégoriques récits de la création du monde. Où par exemple la Terre s'accouplait avec son fils le Ciel. Et quand le Merveilleux crée des univers *parallèles*, avec des lois posées en préambule et en hypothèse, en préambule et en hypothèse les univers parallèles et ancestraux des Cosmogonies furent les premières lumières qui projetèrent

la vision des plaines et des montagnes, les constructions des clans, les agencements féminins et masculins des communautés primitives. *Et voilà à quoi ça sert, le Merveilleux : à répéter et actualiser cet acte originel.*

Et retournons à ce théâtre - il est maintenant en plein air, au soleil - où les acteurs ne miment pas les mimiques des spectateurs, mais où les spectateurs imitent les acteurs : cette représentation de comment le monde humain se représente et se construit. Le rideau s'ouvre :

### **L'art des métaphores...**

Dans *Le Maître Et Marguerite* de Boulgakov, il y a un professeur qui serait peut-être le diable, qui sait tout du passé et du futur. Il est flanqué de deux acolytes. Un ectoplasme qui surgit "comme pour de vrai" dans des visions. Et un chat énorme qui pousse le réalisme jusqu'à parler et vouloir payer sa place dans un tramway. La scène se joue à trois ; comme dans toute bonne comédie. Le diable, c'est nous, le sujet humain. L'ectoplasme, c'est la fiction, l'extraordinaire de tout récit : il se transforme sans cesse lui-même et par lui-même, et bouleverse tout le temps les événements qu'il traverse, créant chaque fois un sens nouveau. Le chat, c'est le réel. Quoi de plus réel, de plus inhumain, qu'un chat qui se fiche éperdument des représentations, appréhende la vie sans devoir la raconter ? Mais ce chat-là parle, tel un oiseau, la fiction a organisé le réel autrement - et quoi de plus humain, de plus traversé par une vision humaine, qu'un chat qui, en plus de parler, veut payer ? Nous sommes bien dans un théâtre. Et j'en suis le miroir : sur moi s'impriment les scènes qu'il gesticule.

C'est ce théâtre qui montre le mieux comment ça marche, ce ménage à trois, *l'humanité, sa fiction et son réel* ; qui montre le mieux comment ça marche, la vie des singes pensants. Les Cosmogonies furent déjà des théâtres, et la scène sans doute le lieu le plus ancien, la base des fictions. L'artificial y est posé comme naturel, et non comme invraisemblable.

Et nous sommes dans une *métaphore* de la vie humaine. Où chaque geste, chaque personnage, sont des "analogies génériques" - ainsi un "médicament générique" -, des définitions générales d'une situation ou d'une existence particulière. Comme les Cosmogonies premières furent des métaphores créatrices de l'espace et de l'Histoire que se donnait l'humanité ; et comme tant de fables, de Barbe-Bleue à *En Attendant Godot*, sont des métaphores. Ou encore des *équations*, dans lesquelles Blanche-Neige, par exemple, devient un signe algébrique où chaque jeune fille embêtée par sa belle-mère pourra mettre le chiffre de sa vie, afin de lui donner du corps. *Et à quoi ça sert, Ma Nouvelle Fiction ? - sinon à représenter des métaphores, des équations, stylisées par l'outrance, par la caricature, par une généralisation philosophique, par cette théâtralité fondamentale, et d'abord par le refus de croire copier le réel ?*

### **La nécessité vitale des cauchemars...**

Et, enfin, dans l'ordre de ces mythes, de ces Cosmogonies, de ce théâtre, de ces métaphores et de ces fables, pourquoi *Ma Nouvelle Fiction* se targue-t-elle de devoir transgresser les codes des récits, et même les lois du Merveilleux, tel un ectoplasme qui lécherait à rebours les poils d'un chat, le faisant grincer des dents ?

Là, encore, il faut revenir au rôle de l'imaginaire : revenir au *sens*. La fiction donnant sens à la vie, le Fantastique, et surtout le Merveilleux, ajoutent une *conscience* supplémentaire : celle que procure les rêves. Ou plutôt les cauchemars, ces rêves dont on se souvient. Si, pour chaque individu les rêves cauchemardesques activent la cervelle, recomposent le passé en laissant éclater ce qui est enfoui, réordonnent l'ordinateur du crâne, et par associations d'idées et de mots procurent des clefs ouvrant l'esprit, pour une civilisation c'est le même *travail* que les Cosmogonies accomplissent ; les Cosmogonies, puis les mythes, puis les légendes, puis les fables, puis les merveilles du Merveilleux : ça fonde l'imaginaire collectif, toujours ancien et toujours contemporain. Kafka, malgré lui, fonda ce à quoi il n'avait jamais pensé, la peur d'attendre devant les portes des fonctionnaires. *Et Ma Nouvelle Fiction transfictionne pour la même raison que les cauchemars redistribuent les cartes - faire surgir des significations cachées, déniées, ouvrir les rideaux sur d'autres théâtres.*

Magnifiant les calligraphies des rêves, saluant leur rôle fondamental dans l'évolution debout de l'humanité, *Ma Nouvelle Fiction* s'enfuit bien loin de la France, de l'Europe. Elle est chinoise, bien sûr chinoise, à l'heure où l'Amérique n'a plus que quelques années d'hégémonie. Car aucun d'entre nous ne sait s'il n'est point le papillon dont chaque nuit il rêve, et qui, paraît-il, d'un seul battement d'aile ferait tomber des tours.

### **L'art du faux...**

Et quand l'originalité stratégique de *Ma Nouvelle Fiction* est de replacer l'imaginaire au cœur des récits, sa pertinence est de décaler les règles des imaginations, pour *mieux les montrer*. En fait : écrire des *faux*.

De faux romans d'amour et de Science-Fiction ; de fausses mythologies grecques ou chinoises ; de faux contes fantastiques ; de faux concerts spatiaux ; de fausses légendes ancestrales ; de fausses Cosmogonies ; de fausses architectures. Et de fausses interventions théoriques devant un public béat. Des faussaires, nous les néo-fictionnaires : tels des magiciens qui ne se contenteraient pas de changer l'eau en vin, le foulard en colombe, ou de scier la partenaire, mais qui, en plus, énervant tout le monde, au mépris des lois du jeu, démontreraient leurs trucs, dénoueraient les ficelles, montrant que l'eau était déjà du vin, la colombe déjà un foulard, et la partenaire déjà elle-même une scie. En vérité, de faux-faussaires, alchimiste d'un toc déclaré, fabriquant des euros à partir

de déclarations d'impôt. Nous aimons l'opérette, quand les acteurs jouent délicieusement mal. Sans doute sommes-nous poursuivis par les polices - et moi qui ai figolé l'art du faux jusqu'à écrire comme un traducteur qui explorerait une langue inconnue, je vais filer dès ce soir.

L'araignée narquoise a filé, elle, tous ses fils : puisque la fiction produit la réalité, et puisque Ma Nouvelle Fiction recoud et confectionne du faux, c'est donc la fiction la plus "pure" qu'elle fabrique, laissant ouvertement éclater le feu de son artifice, et c'est donc le réel le plus "vrai" qu'elle engendre, *démontrant à l'évidence le processus de la création du plus palpable et tangible par le plus artificiel et virtuel.*

C'est peut-être grâce à l'affirmation arrogante et ostensible de sa *fausseté*, qu'elle prend le risque de se déclarer *nouvelle*, Ma Fiction. Nouvelle, aussi, parce que - toujours grâce à cet artifice déclaré, et grâce à cette désinvolture de ses déguisements - elle pose l'humanité comme scandaleusement et merveilleusement innocente. En ce malin génie de faire du toc qui soit par magie comestible, Ma Nouvelle Fiction me fera penser à la nouvelle-nouvelle cuisine d'aujourd'hui - la plus sophistiquée et la plus chère. Et, à ma liste de la lignée, j'ajouterai le cuisinier catalan Adria : au delà des ragoûts bourgeois, déstructurer chimiquement les aliments, en recomposer les saveurs et les matières, les servir dans des verres qui ressemblent à des éprouvettes - jusqu'à parvenir à rendre sublime de dégueulasses raviolis en boîte, symboles le plus gluant d'une rapide cuisine de "masse", mais passés à la moulinette, modifiés et rehaussés de goût d'herbes rares. Par delà le bien et le mal des Mc Donald, voilà l'imaginaire le plus contemporain.

### **Même la mort est une fiction...**

Finalement, ma mère a bien ri quand je lui ai raconté que, son cancer, c'était un faux roman médical. Elle n'est pas morte de ce cancer. Au moins j'aurai été utile. Elle est quand même morte. Comme un robot.

Il me plaît d'être utile. Et il m'a plu, avec cette fiction sur Ma Nouvelle Fiction, de vous désigner les imaginaires contemporains - que l'on range par commodité dans le tiroir du "fantastique" ou de l'"extraordinaire" pour ne point penser qu'ils sont *essentiels au quotidien* -, de vous désigner notre modernité du point de vue des Cosmogonies, des cauchemars, des représentations théâtrales, des mélodrames baroques où des acteurs avec des voix de fausset chantent devant des trompe-l'oeil et des angelots. Comme à la télévision, je veux dire comme dans la vraie vie.

Et il me plaît de tout à coup relever la tête, de me lever, de vous regarder, vous, spectateurs de ce théâtre de Cerisy : oui, j'en suis sûr, vous êtes la carcasse de ma machine hollandaise, cette carcasse déglinguée que j'avais déterrée, ces ossements de fer qu'au soleil j'avais longtemps regardés, et qui restaient inertes, vous avez retrouvé vie, vous vous êtes déstructurés et restructurés, au mépris des sciences dites exactes d'antan dont les astrophysiciens se moquent maintenant, et vous avez reconstruit votre corps, vous vous êtes donné une apparence humaine, et maintenant vous êtes là, vous m'écoutez, et je ne sais plus si vous êtes redevenus la machine parfaite, pleine d'engrenages et de rouages, que vous étiez il y a plus de trois siècles, ou si vous êtes de nouveau ce corps humain, avec des organes de chair, que vous étiez parvenus à créer en vous-mêmes, et qui va bientôt encore mourir et pourrir dans les cimetières de l'éternité.